

THÉRAPIE FAMILIALE ANALYTIQUE OU PSYCHOTHÉRAPIE PSYCHANALYTIQUE DE LA FAMILLE (EN SITUATION DE GROUPE) ? QUESTIONS

RENÉ KAËS

J'ai suivi avec un intérêt proche et attentif les travaux qui se sont engagés dans la pratique de la psychothérapie familiale psychanalytique, aujourd'hui déjà bien diversifiée dans ses élaborations théoriques et cliniques. Je pense avoir accompagné mes collègues dans cette exploration avec la distance relative que m'accorde le fait de ne pas être praticien de cette activité. C'est peut-être ce qui m'autorise à développer une coopération critique vis-à-vis de certains aspects de leurs démarches et de leurs résultats.

Pour commencer, je voudrais faire quelques remarques qui s'inspirent d'un principe d'économie générale de la recherche et de la pratique. Je demanderai donc d'abord, même si la réponse ne peut venir qu'après-coup : quelles sortes de problèmes psychiques la psychothérapie familiale psychanalytique traite-t-elle spécifiquement ? Que prend-elle en compte qui serait inaccessible autrement ? Mais aussi, de quoi ne peut-elle pas s'occuper ?

Commencer à répondre à cette question et montrer la nécessité de la psychothérapie familiale psychanalytique devraient nous conduire à définir à quelles sortes de problèmes cliniques, théoriques, méthodologiques et psychopathologiques laissés en suspens ou demeurés impensés par la psychanalyse, elle est en mesure de répondre, et bien entendu par quel moyen. Voici donc un cadre très général d'interro-

gation qui vaut aussi bien pour le groupe que pour le psychodrame psychanalytique : je l'applique à mes propres recherches.

J'ai préféré dire *psychothérapie familiale psychanalytique*. En effet pourquoi cette abréviation du radical *psyché* dans la désignation convenue de la « thérapie familiale analytique » ? Cette éliision n'écluse-t-elle pas la question décisive, celle de la dimension de la réalité *psychique* souffrante, perturbée, dans le groupe familial ? Bien que chacun d'entre nous soit persuadé que, dans les pratiques et dans les recherches de la psychothérapie familiale psychanalytique, ce n'est pas de la famille comme système social ou comme groupe sociopsychologique qu'il s'agit, il reste ce tronçage que nous ne pouvons pas mettre seulement sur le compte d'une facilité de langage. L'analytique ne peut-il pas être une façon délicate de contourner le psychanalytique ? Question, stimulante et épineuse !

Nous postulons, vous postulez une réalité psychique de la famille : quelles sont la consistance, l'organisation et la logique propres de cette supposée réalité, et peut-elle exister indépendamment de ses sujets constituants ? Quels liens établir entre la réalité psychique qui serait « du groupe familial » et celle qui traverserait chacun de ses sujets considérés dans la singularité de leur histoire et de leur structure ? Précisons : qui les constituerait comme tels, c'est-à-dire comme sujets de l'inconscient ? Ou bien considérez-vous que ce qui motive la psychothérapie familiale psychanalytique est précisément qu'achoppent à se constituer les sujets dans la singularité de leur histoire, et que seule prévaut une structure familiale répétitive qui ne se connaît pas d'histoire et donc pas de sujets ? Mais jusqu'où une telle proposition peut-elle être soutenue ? C'est là bien sûr une question fondamentale et nécessairement fondatrice, à laquelle nous ne pouvons pas répondre sans mettre en travail tout l'édifice théorique et méthodologique de la psychanalyse. Tâche particulièrement difficile, périlleuse et nécessaire, pour laquelle les exigences de rigueur et d'invention doivent se négocier à chaque instant.

Si nous sommes d'accord pour penser que la question fondamentale est de définir et de rendre intelligible en quoi consiste la réalité psychique dans le groupe familial et comment s'y noue la réalité psychique de ses sujets, il nous faut encore admettre l'hétérogénéité des espaces psychiques, intrapsychiques et groupaux. Je n'ai cessé de souligner qu'ils ne sont pas réductibles l'un à l'autre, sauf dans l'illusion isomorphique, ou encore métonymique, et nous avons comme tâche de penser leurs articulations et leurs défauts d'articulation.

Nous sommes familiers de la résistance qu'opposent à la reconnaissance de la réalité psychique de l'autre et des autres toutes les tentatives de réduction imaginaire (métonymique) du sujet singulier à la famille ou au groupe comme totalité. Les liaisons imaginaires de la famille et du groupe visent à abolir l'écart vital qui tient chaque sujet dans la différence des sexes et des générations. Il me semble que c'est

précisément là que doit porter l'analyse : sur ce qui entrave le processus de subjectivation et le dégagement de la psyché de groupe familial.

Dans cette articulation, il me semble important de dégager le double axe structurant de la position du sujet et de l'organisation du groupe familial : l'axe de l'alliance horizontale avec le même, soutenue par les identifications mutuelles à l'image du semblable ; l'axe de la filiation et des affiliations, qui inscrivent le sujet singulier et les groupes dans la succession des mouvements de vie et de mort entre les générations, au basculement desquelles surgit la question du narcissisme et ses rejets dans la question de l'héritage, dans la formation du Surmoi et des idéaux.

Nous avons à entreprendre cette *psycho-analyse* pour mieux comprendre que, précisément, le problème psychique fondamental dans le groupe familial, cela même qui justifie une psychothérapie psychanalytique de cet ensemble, est que ces espaces ne se sont pas différenciés, et qu'il s'agit de les délier de leur forme pathologique pour rendre au sujet sa capacité de se penser comme sujet de cet ensemble.

C'est pourquoi je propose de mettre à l'épreuve de la clinique de la psychothérapie familiale psychanalytique l'hypothèse sur laquelle je fonde ma propre pratique clinique et mon travail de recherche sur la cure dite « individuelle » et sur les groupes : dans tout lien intersubjectif, l'inconscient s'inscrit et se dit plusieurs fois, dans plusieurs registres, et dans plusieurs langages : dans celui de chaque sujet et dans celui du lien qu'ils forment entre eux, pour eux, et d'une certaine manière à leur insu. Et c'est bien parce que nous prenons en considération ce lien que nous pouvons nous demander comment la psychothérapie familiale psychanalytique travaille ce qui est en souffrance dans ce lien. N'est-ce pas là son objet spécifique ? A lire les travaux de nos collègues, à les entendre à partir de mon expérience de la cure et des groupes, l'idée qui s'est formée en moi est que la psychothérapie familiale psychanalytique travaille essentiellement ce qui est en souffrance dans le lien de génération, et que son radical est la défaillance du système narcissique qui soutient toutes les configurations des liaisons intrapsychiques et tous les liens intersubjectifs ultérieurs.

Pour répondre précisément à cette question, il nous faudrait faire la différence entre ce qui est en souffrance dans la famille, et qui n'est peut-être pas du même ordre que ce qui est en souffrance dans un couple, dans une équipe de travail ou dans une institution. Je viens de nommer plusieurs organisations du lien institué : une approche comparative serait maintenant nécessaire.

J'ai centré mes interrogations sur le modèle d'intelligibilité de la réalité psychique que propose la psychothérapie familiale psychanalytique. Je voudrais maintenant questionner le dispositif clinico-méthodologique que vous mettez en œuvre : il y a dix ans, j'avais déve-

loppé quelques questions sur les conditions de possibilité de l'écoute du processus associatif dans une situation plurisubjective, telle qu'un groupe ou une famille. Aujourd'hui, je relance ma question dont l'accent s'est déplacé : il s'agit peut-être moins de savoir si l'on peut écouter psychanalytiquement le discours familial, mais plutôt de comprendre son organisation de telle sorte que soient audibles les discours singuliers qui y trouvent leur étayage et qui, dans le meilleur des cas, parviennent à s'en détacher. Traiter cette question permettrait de définir l'objet, les modalités et les conditions de l'interprétation en psychothérapie familiale psychanalytique : c'est là une question encore peu travaillée, et sans doute devrait-on voir dans cette lacune une conséquence de la faible élaboration de la question des transferts.

A ce dernier point, il me semble que nous pouvons articuler une autre question capitale : elle concerne non seulement les résistances spécifiques au traitement psychothérapeutique que développent les familles en tant que groupe institué, mais aussi les mécanismes de défenses qui leur sont propres et — je souligne — nécessaires pour que l'ensemble en tant que tel soit maintenu dans sa fonction psychique pour ses sujets constituants. C'est ce que j'ai voulu décrire avec la fonction structurante du pacte dénégatif. Autrement dit, je pose la question des limites du travail psychothérapeutique avec les familles, en tant qu'elles sont le cadre métapsychique des processus individuels.

Un progrès considérable dans la conceptualisation du dispositif de la psychothérapie familiale psychanalytique a été réalisé lorsqu'il a été pris en considération que la présence du psychothérapeute, et *a fortiori* d'un ensemble de thérapeutes, transforme le groupe familial : celui-ci est confronté à traiter son ouverture sur un ensemble qui comporte une hétérogénéité par rapport à lui-même. En tout état de cause, ce qui est introduit ici dans la structure du lien intersubjectif familial, c'est la question et la fonction d'un tiers. Cette situation est différente de celle de la cure ou de la thérapie dite « individuelle », elle est aussi très différente de celle qui fonctionne dans une structure de groupe.

Puisqu'il a été question de la transmission psychique, je voudrais vous faire part d'une distinction que je crois utile d'introduire dans nos débats.

Les recherches sur la transmission, qui se sont développées notamment à partir de la topique réalitaire mise en place par M. Torok et N. Abraham, ont pu occulter l'existence et la fonction du *fantasme de transmission*. Je mets l'accent ici sur la construction psychique inconsciente que le sujet effectue de sa position dans le lien de génération. En tant que réalisation de désir, un tel fantasme lui permet d'attribuer ou de dénier la cause de tout ce qui lui arrive à la génération qui le précède. Autrement dit, le fantasme de transmission fonctionnerait en défense contre l'angoisse de devenir Je, mais il s'organise-

rait pour se représenter sa propre position de sujet de la génération, dans le mouvement même qui conduit à ne pas avoir à la reconnaître.

Le fantasme de transmission se distingue alors de la transmission-répétition qui, précisément, achoppe à trouver une représentation psychique. La transmission ne s'élabore pas en fantasme dans la mesure où les éléments psychiques et les fonctions du préconscient qui les rendent possibles n'ont pas été métabolisés à la génération précédente.

Je crois cette distinction utile pour nous éviter de faire encore davantage disparaître la question du sujet dans des configurations psychiques où, précisément, elle est particulièrement fragile et évanescence. Cette distinction fait la différence entre la transmission *brute*, sans fantasme de transmission, et la transmission *transitionnelle*. La première peut être qualifiée de *traumatique* parce que, non transformée, elle est vouée à la répétition du même à travers les générations : dans ce cas, la répétition est celle des objets psychiques non traités par la fonction symbolisante de la parole. Dans la seconde, c'est le jeu de la transitionnalité qui rend possible que le sujet introduise un Je métaphorique où les éléments de sa propre histoire, qu'il reçoit sans le savoir, sont par lui réinventés, retrouvés et créés, comme s'il en était le sujet. Et c'est parce qu'il pense en être le sujet qu'il le devient et qu'il peut faire la part des choses, pour les transformer en paroles vivantes.